



Petit Courrier des Dames
Rue Mésée N^o 25.
Modes de Long-champs.

1. Chapeau formé de rubans de gaze et orné de fleurs, 2 Chapeau de gros de Naples orné de rubans 3 Bonnet de tulle brodé de rubans de gaze.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N° 25.

Modes de Long-champs.

Robe de mousseline garnie de plis bordés, d'une petite dentelle, Pèlerine et ceinture
Idem. Chapeau de gros de Naples orné de rubans de satin.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 23;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Ce que je vais vous dire,

Nul poète jamais ne tenta de l'écrire;

Merveilles qu'entendront pour la première fois,

Et le chaume du pauvre et la pourpre des rois.

MILTON.

« Et qu'allez-vous donc nous raconter, demandâmes-nous
à Émilie, qui venait de débiter ces vers avec une emphase



toute comique? A-t-on découvert quelque monde inconnu aux navigateurs du siècle passé, ou quelque planète inaccessible jusqu'ici aux télescopes de nos astronomes? Aurait-on déterré de nouveaux fossiles extraordinaires, ouvert une mine supérieure à toutes celles du Pérou?... — Rien de tout cela, nous répondit gravement Emilie; je ne vais point vous entretenir de phénomènes de la nature, ni de prodiges de l'esprit humain: je veux vous faire voir une des plus jolies toilettes qui soit parue depuis que les dieux ont inventé la mode pour le plaisir et le tourment des femmes. Regardez, dit-elle en ouvrant un grand carton qui renfermait une robe en gros de Naples *prime-rose*, est-il au monde rien de plus gracieux que la disposition de ces garnitures, que la coupe de ce corsage? Voyez ensuite ce chapeau: quelle élégante simplicité n'offret-il pas dans sa forme et dans ses ornemens! quel goût surtout dans la pose de ces trois hérons!... Ah! j'en suis ravie, enchantée!... » Les transports d'Emilie un peu calmés, nous pûmes à notre tour faire entendre les témoignages de notre admiration: de ma part, ils furent si sincères, que je m'empressai de prendre un modèle parfait de toutes ces jolies choses, dont l'ensemble présentait une mise du meilleur ton.

On profite de quelques rayons du soleil qui paraissent entre des averses de pluie, pour aller jouir des charmes qu'offrent en ce moment les belles allées des Tuileries. Jamais ce riche dôme de verdure n'offrit un aspect plus enchanteur: aucun nuage de poussière, ni les feux d'un soleil brûlant n'ont encore altéré la fraîcheur de ses beaux feuillages; mais sans doute l'incertitude du tems empêche les dames d'y venir étaler les jolies toilettes qui ordinairement y paraissent en foule à cette époque de la saison. Nous n'avons encore remarqué qu'une mise nouvelle par l'originalité du goût qui avait présidé à la disposition des volans, devenus une mode presque générale pour les garnitures de robes demi-parure. Une dame avait une robe d'écorce d'arbre unie, couleur *gris-perle*: cinq rangs de volans étagés, dont le premier, de la hauteur de quatre pouces, n'était placé qu'à trois mains au-dessous de la ceinture, garnissaient le jupon, qui, ainsi qu'on peut le concevoir, ne paraissait être composé que de garni-

tures ; au-dessus de chaque volant étaient posées cinq rangées de petites ganses plates, en soie gros violet ; une broderie en passementerie ornait le haut du corsage en blouse, et le bas des manches en gigot. La dame qui portait cette toilette était assez grande et d'une taille élancée ; de sorte que cette mise, un peu singulière, n'était pas cependant dépourvue de grâce.

Lorsque nous avons parlé, dans notre dernier Numéro, des brillantes parures en pierreries qu'offre le magasin de M. Bourguignon, nous n'avions pu que juger faiblement encore du mérite de ses ouvrages, comparativement à la nouvelle parure que nous venons d'y voir. Elle se compose d'une couronne à la reine Berthe : entre les délicates ciselures qui forment le fond de cette coiffure, sont placées de larges pierres, telles que turquoises, rubis, émeraudes, saphirs, etc. ; le collier, les boucles d'oreilles, la monture du peigne, l'agrafe de la ceinture, et jusqu'au petit bouquet, tout est en rapport de goût, de richesse et de perfection de travail.

Après les écorces unies en couleurs, qui sont plus particulièrement adoptées par les dames, les petites toiles roses et blanches ont universellement la vogue pour les jeunes personnes. Avec ces robes, un chapeau de paille, forme pélerine, mais d'un tiers moins grands que ceux qu'on portait l'été dernier, un seul large ruban blanc autour de la tête, et qui se noue sur le côté, voilà la mise générale de celles qui ont l'avantage de ne pas avoir encore vingt printemps ou un mari. . . .

L'HOMME MYSTÉRIEUX.

(Nouvelle.)

(Deuxième article.)

Le fantôme de la peur donne des ailes à l'innocent comme au coupable. Versel, poursuivi par mille pensers effrayans, hâtait sa marche pour sortir au plus vite des états romains. Ces riches paysages, ces sites redoutables qui captivaient jadis toute son attention, ne présentaient plus à ses esprits

troublés que de sombres cachots ou de hideux supplices ; le son des cloches qui annonçaient au loin l'heure de l'*Angelus* et du lever de l'aurore , retentissait à ses oreilles comme le glas de la mort , et les chansons rustiques des villageois qui retournaient à la charrue lui semblaient être les cris des bourreaux envoyés à sa poursuite.

Versel traversa quelques villages ; à son aspect , les habitants , saisis de frayeur , barricadaient leurs portes , se réfugiaient dans les églises , et laissaient le chemin libre au rapide fugitif. Versel , ne doutant plus de l'horreur qu'il inspirait , profita habilement de la stupeur populaire ; il entre dans une hôtellerie , s'empare d'un cheval vigoureux , et continue sans opposition une retraite qu'il était décidé à faire l'épée à la main. Aucun obstacle ne se présentait sur sa route ; seulement les tintemens multipliés du tocsin l'avertissaient que sa fuite était connue , et qu'il ne devrait son salut qu'à la célérité de son coursier.

Harassé de fatigue le soir du premier jour , il se retira dans un bois peu fréquenté , qui bordait la route. Enveloppé de son manteau , il commençait à goûter les douceurs du repos , quand deux hommes armés , sortant de l'épaisseur du bois , lui apparurent tout-à-coup.

« Bracidor , dit l'un d'eux en s'adressant au jeune Français , nous avons appris à l'instant ta condamnation et ta fuite ; mais , compagnons fidèles , nous voulons te défendre jusqu'à la mort. Nos mesures sont prises : ton lieutenant , qui est devenu notre chef , a placé jusqu'aux gorges des Alpes de nombreux partis qui doivent protéger ta retraite. Nous sommes chargés de te remettre ce sabre magnifique comme un gage de notre reconnaissance. » Versel , étourdi de cette nouvelle vision , prit le sabre , et lut ces mots gravés sur la lame : *Au vaillant Bracidor , les hommes du manteau rouge.* « Pars sur-le-champ , reprirent les ambassadeurs ; demain sans doute tu seras attaqué dans le village de Castel-Forte ; ne crains rien , tes amis veillent sur tes jours. »

Encore troublé par ce nouvel avertissement , Versel remonta à cheval. Il distinguait à peine le clocher de Castel-Forte , qu'un grand bruit se fait entendre autour de lui ; il jette de tous côtés ses regards , et voit sortir du milieu des haies une troupe de gens armés qui l'entourent , en le sommant de se rendre : « Bracidor , dit le chef de la troupe , le

ciel est las de protéger tes crimes : rends-toi ; nous ne voulons pas souiller nos armes du sang d'un scélérat ! — Je ne croirai pas déshonorer les miennes en t'immolant , » repartit vivement Versel , indigné de la fanfaronnade italienne ; et , d'un coup de pointe , il envoya l'officier du pape rejoindre ses aïeux . Ce coup fut un signal de vengeance ; les soldats firent feu sur Versel , qui , en piquant des deux , voulut se soustraire à leur rage ; mais son cheval épuisé et atteint d'une balle , s'abattit presque aussitôt . C'en était fait de lui , si sa présence d'esprit ne l'eût encore sauvé . Enflammé de colère , il se fait jour à coups de sabre au travers de ces satellites , gravit , au milieu d'une grêle de balles , une roche élevée , attache son manteau rouge à la pointe de son sabre , et s'écrie avec l'accent de la fureur : « Bracidor doit-il succomber sous les efforts d'une poignée de misérables ? — Non , non , s'écrièrent des hommes qui arrivaient au pas de course au secours de leur prétendu capitaine , il sera sauvé et vengé ! » Ce discours fut suivi d'une décharge de mousqueterie , qui mit en fuite les limiers du bourreau . Versel , délivré , comme par miracle , de ce nouveau danger , continua sa route avec rapidité , et arriva enfin sain et sauf sur les frontières de France .

Son premier soin fut de cacher religieusement la bourse , le collier , le sabre et surtout le manteau rouge que lui avait donné ce mystérieux Bracidor . Arrivé depuis quelques heures à Lyon , il s'appretait à revenir à Paris , lorsqu'un homme se présenta à son auberge . Versel le reçut : « Monsieur , lui dit l'étranger , je suis banquier dans cette ville ; un personnage de distinction m'a chargé de vous remettre trois cent mille écus , contenus dans ce porte-feuille . On y a joint cette lettre , qui est probablement la lettre d'avis , et ce diamant que j'évalue à plus de trente mille francs ; veuillez me donner un reçu de ces divers objets . » Versel témoigna de l'éloignement à accepter ces marques de munificence , fruits peut-être de sanglantes rapines et d'odieux impôts ; mais le banquier insista , lui prouva clairement qu'on devait tout prendre d'un chef de peuple , ou d'un chef de bande , et arracha enfin la quittance qu'il sollicitait . Versel ouvrit la prétendue lettre d'avis , et n'y lut que ces paroles : *Dans dix ans , à Venise , dans le palais de Rivalsi .*

(La suite au prochain Numéro.)

POÉSIE.

LA LYRE BRISÉE (1).

M. Agoub vient de publier un nouveau dithyrambe, intitulé *la Lyre brisée*, et dédié à M^{me} Dufresnoy. Notre célèbre muse reconnut la première le mérite de ce jeune écrivain, qu'elle honora de son amitié. La nouvelle production lyrique de M. Agoub est digne d'être placée à côté de son *dithyrambe sur l'Égypte*, qui commença d'une manière brillante sa réputation littéraire. Une seule citation suffira pour donner une idée de son talent.

L'auteur s'adresse à l'Égypte, sa patrie :

Qu'avec ravissement j'ai salué tes bords !
 Docile à la leçon de ta grandeur passée,
 D'un trouble filial j'ai senti les transports,
 Et j'ose à ta hauteur mesurer ma pensée !

Déjà dans ses chants solennels,
 Ma muse relevant tes cités triomphales,
 De tes fastes vieillis rassemble les annales,
 Et de tes dieux tombés reconstruit les autels !

Des beaux-arts sur ton sol fondant la république,
 Je t'enrichis de leurs dons immortels ;
 Et seul, par l'ascendant du pouvoir poétique,
 Je transporte l'Europe aux déserts de l'Afrique !
 Égypte, un de tes fils sera ton bienfaiteur :
 Puisse, réalisant les merveilles d'Orphée,
 Mon luth, de tes climats heureux dominateur,
 Créer une patrie à tes tribus errantes,
 Et faire retentir dans tes dunes brûlantes
 Un chant législateur !

D.

(1) A Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi ; et chez Ponthieu, libraire, au Palais-Royal, Galerie de Bois.

POÉSIES DE GOETHE, auteur de *Werther*, traduites pour la première fois de l'allemand, par M^{me} Ernestine PANCKOUCKE (1).

Quoique d'un sexe dont les individus sont accusés, dit-on, de jalousie, d'envie même, les uns envers les autres, je veux ici prendre sa défense, faire ma profession de foi, et dire hautement que ces sentimens, s'ils existent, me paraissent tenir plus à l'éducation qu'on nous donne, qu'à notre organisation. Si l'on nous imprimait fortement la pensée que les talens des autres doivent nous servir d'émulation, et non de comparaison; si l'on nous accoutumait de bonne heure à partager les succès de notre sexe, à nous en approprier, pour ainsi dire, l'honneur et la gloire, à regarder le talent comme la propriété d'une grande famille, dont chaque membre occupe la place que la nature et l'éducation lui ont assignée, nous serions peut-être à l'abri de toutes ces petites passions qui viennent défigurer les plus beaux traits. Qu'on nous fasse avant tout de belles ames, des ames nobles et fortes, élevées, organisées, enfin, pour nous rendre des femmes justes, modestes, bonnes, et telles nous deviendront, sans aucun doute. Un homme célèbre a élevé sa fille dans ces principes: je puis assurer qu'elle les a toujours pratiqués avec succès et satisfaction.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que j'annonce le début d'une femme dans le cercle des talens, quels qu'ils soient. M^{me} PANCKOUCKE vient aujourd'hui ajouter à la célébrité d'un nom qui, depuis long-tems, appartient déjà aux arts, par le goût et la protection qu'il leur accorde, et à la littérature, par des productions estimables.

M^{me} Panckoucke, qui sait parfaitement la langue allemande, a consacré quelques momens de ses loisirs à nous donner une traduction, en prose, des poésies de Goëthe, dont le génie prodigieux et varié ne nous est pas encore assez familier. L'immortel auteur de *Werther*, en obtenant, en Allemagne, la permission de faire imprimer une édition complète de ses

(1) A Paris, chez C. L. F. Panckoucke, éditeur, rue des Poitevins, N^o 14.

œuvres, nous fait espérer qu'il se trouvera parmi nous assez de bons traducteurs pour mettre ceux qui ont le malheur de ne pas connaître l'allemand à même de le juger et de l'apprécier.

Bien qu'une traduction en prose puisse laisser quelque chose à désirer, cependant nous dirons que les poésies de Goethe, telles qu'elles sont traduites par M^{me} Panckoucke, nous ont fait grand plaisir. La grâce, la naïveté, la profondeur du talent de l'auteur allemand, y sont parfaitement conservés, et quelques formes qu'on pourrait peut être regarder comme étrangères, n'en diminuent pas le mérite. Si la place nous le permettait, nous aimerions à citer quelques passages à l'appui de notre opinion. Soit que l'amour ou la philosophie inspirent le poète, on retrouve toujours ce génie de l'ame, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui imprime aux productions un sceau inimitable. Remercions donc M^{me} Panckoucke de nous avoir donné cet échantillon des conceptions variées du célèbre Goëthe.

Nous appellerons aussi l'attention de nos lectrices sur la notice pleine d'intérêt, écrite avec autant de goût que d'élégance et de sentiment, qui se trouve en tête de ce petit ouvrage; elle fait beaucoup d'honneur à M. A. T***, qui a eu tort de ne point se nommer. Une notice bien faite est déjà une preuve de talent. Chacun connaît la notice de M. Suard, sur Labruyère : elle aurait suffi pour assurer sa réputation d'homme de goût, et d'un esprit brillant, supérieur et fin.

R. G.

ANNONCE.

L'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands, de M. Augustin Thierry, dont nous avons annoncé la prochaine publication, dans notre Numéro du 28 avril dernier, vient enfin d'être livrée à l'impatience du public. Cet ouvrage se trouve chez Firmin Didot, et chez tous les libraires du Palais-Royal. 3 vol. in-8°, prix 21 fr.

A ce Numéro est jointe la Planche 300.

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.